

32^e DIMANCHE ORDINAIRE C

Dimanche 6 novembre 2022

La commémoration des fidèles défunts, mercredi dernier, nous a peut-être rappelé cette évidence : nous sommes tous des morts en sursis ! Le jour où nous sommes conçus est le point de départ du décompte cellulaire qui s'achèvera avec la mort corporelle. Nous vivons, oui, mais avec la mort comme horizon. Un horizon qui d'abord ne cesse de se dérober, mais qui un jour ou l'autre dévoilera des rivages toujours plus rapprochés. D'abstraite la perspective de notre mort nous deviendra alors concrète.

Est-il possible de vivre heureux dans ces conditions ? Oui diront certains. Mais à condition d'oublier cette vérité, de s'en détourner avec énergie. On cachera la mort aux vivants. On meurt à l'hôpital, dans un milieu aseptisé, en rupture avec le monde familial. Notre culture, hédoniste, nous engage avec frénésie dans une existence d'où l'on bannit soigneusement toute limitation, au besoin en faisant appel au mythe toujours porteur du progrès indéfini de la science, et en particulier de la médecine. Conséquence ? La moindre ombre au tableau, la moindre maladie, est ressentie comme une incongruité. Et pourtant, un beau jour, si j'ose dire, la mort est là, devant soi, à portée de la main, effroyable car non apprivoisée. C'est l'épouvante, mais il est trop tard pour apprendre à la connaître : elle est là qui nous saisit.

Il en est certains qui ne peuvent se cacher à eux-mêmes la réalité de la mort : ce sont les philosophes. Le spectre encore lointain de la mort étend son ombre sur leur vie. La mort en vient à contaminer la vie au point de générer l'angoisse, une angoisse parfois de chaque instant. Le suicide n'est pas même une issue : on y commande certes à la mort, mais c'est quand même elle qui a le dernier mot. L'euthanasie n'est qu'un combat d'arrière-garde perdu contre la mort.

Alors qu'est-ce donc que la vie ? Une préparation à la mort, ponctuée de moments d'évasion où l'on oublie l'issue ? Est-ce, comme le disait un humoriste, « une maladie sexuellement transmissible à l'issue toujours fatale » ? On pourrait le croire en voyant les progrès de cette « culture de mort » dénoncée naguère par Jean-Paul II. A quoi bon transmettre la vie lorsque règnent la sinistrose, le nihilisme, lorsqu'on redoute le chômage, lorsqu'on craint les catastrophes écologiques, lorsque se lève la menace du terrorisme, lorsque reviennent les menaces de cette « Troisième Guerre nucléaire par morceaux » dont parlait le pape ? A quoi bon mettre au monde des morts en sursis ?

Pourtant il y a en nous quelque chose qui dit non à cette logique de mort. Il y a en nous une aspiration à vivre toujours et à vivre heureux. Il y a en nous quelque chose qui dit que la vie n'est pas absurde. Cette inclination naturelle à persister dans l'être, l'homme la possède tellement ancrée en lui qu'il a osé espérer la mort comme un passage vers un monde meilleur. Un espoir que l'on trouve dans toutes les civilisations. Dans le cœur de l'homme croyant, chrétien, cette espérance est devenue certitude. Dieu ne peut pas reprendre ce qu'il a donné, la vie. Sa fidélité ne peut être qu'à son image : éternelle.

Que Dieu puisse rendre la vie après l'inévitable collision avec ce mur bétonné qu'est la mort corporelle, voici qui bouleverse l'existence. Nous ne sommes plus des êtres-pour-la-mort, nous sommes des êtres-pour-la-vie. La vie n'est plus absurde, car c'est elle qui a désormais le dernier mot. Croire à cette résurrection que révèle déjà l'Ancien Testament, cela change du tout au tout notre rapport à la vie. Cela jette une lumière bienfaisante sur le clair-obscur de ce monde. Mais quelle formidable confiance ne faut-il pas avoir ! Par exemple celle de ces sept jeunes gens de la première lecture qui sacrifient leur vie pour rester fidèles à ce Dieu dont ils attendent qu'il les ressuscite. Peu nombreux sont ceux qui oseront franchir le pas, même parmi ceux que Dieu a préparés à recevoir ce message de salut, les juifs. Hormis les pharisiens, rares sont ceux qui osent miser leur existence sur l'espérance de la résurrection. En tout cas pas ces sadducéens qui cherchent à ridiculiser Jésus par une question où l'ironie le dispute à la sottise. Et quand Paul se retrouvera devant l'Aréopage, on lui répondra cavalièrement : « sur ce point-là, nous t'entendrons une autre

fois ! »

C'est trop beau pour être vrai semble dire le cœur de l'homme qui pourtant comprend que c'est ici la seule issue digne de lui, compatible avec son désir naturel de vivre. Les arguments scripturaires avancés par Jésus ne convaincront pas davantage. Si Yahvé est le Dieu des vivants, c'est donc qu'Abraham, Isaac et Jacob, bien que disparus, sont toujours vivants, plaide-t-il. Les sadducéens ne suivront pas Jésus. Qu'est-ce qui pourrait bien convaincre l'homme incrédule ? On le pressent : c'est qu'un mort redevienne vivant. C'est ce que fait Jésus. Jésus passé par une vraie mort : trois jours au tombeau, exsangue à la suite de sa passion, le cœur transpercé par une lance ; Jésus de nouveau vivant, d'une Vie nouvelle et impérissable, dont les stigmates sont rayonnants. Oui enfin, la confiance en la fidélité de Dieu envers chacun de nous devient raisonnable. Il devient raisonnable et même logique d'accorder sa confiance, à condition d'avoir le cœur ouvert à cette révélation, à cette idée si extraordinaire et en même temps si naturelle : l'homme n'est pas fait pour la mort. La mort est un accident sur le parcours de la vie. Cette vie-ci, promise à la césure de la mort corporelle, est transfigurée en vie éternelle.

Si désormais la vie éternelle est l'horizon de l'existence humaine, alors notre rapport à la vie est modifié. Une lumière nouvelle vient en dissiper les ombres. Il devient possible de vivre en ressuscités dès cette vie-ci. Membres du Corps du Christ ressuscité par le baptême, nous sommes sacramentellement des ressuscités, même si nous avons encore à goûter à la mort corporelle, cette mort « qui sera engloutie, à la fin, dans la victoire ». A la fidélité de Dieu qui me donne la vie et me la rend correspond ma propre fidélité qui s'exprime dans l'observance de ses commandements. Qu'est-ce que la loi de Dieu ? C'est comme une bouée qui m'est lancée alors que je coule. Il faut s'agripper à cette loi évangélique transmise par l'Église pour traverser les grandes eaux de la mort et aborder au rivage de la vie éternelle.

Concluons : nous, chrétiens, nous croyons à la résurrection bienheureuse parce que Jésus est ressuscité d'entre les morts et qu'il nous a promis de nous ressusciter à notre tour. Nous le croyons à cause du témoignage des apôtres qui ont scellé de leur sang la vérité qu'ils annonçaient. Toute société a la spiritualité qu'elle mérite. L'Église a une seule ambition : la Vie, et la Vie en plénitude. Par son témoignage, elle libère l'espérance qui réside en chaque cœur humain. Par le bonheur qu'elle promet, elle nous permet même de relativiser nos épreuves et même la valeur de notre vie terrestre, si belle par ailleurs, nous facilitant le nécessaire et douloureux exode pascal vers le Royaume. Oui, il nous est salutaire de quitter « les cercles de ce monde » pour aborder aux « rivages immortels » eut dit le catholique Tolkien. Désormais il devient sensé de transmettre la vie, car même sujette à la mort corporelle, elle est destinée à perdurer par-delà la mort. Nous mettons au monde des êtres destinés à l'éternité bienheureuse !

Dépositaires de cette vérité libératrice, nous ne pouvons la garder pour nous-mêmes. Il faut que nous la clamions à tous vents car toutes les autres doctrines, y compris celle de la réincarnation, finissent un moment ou un autre par capituler devant la mort en pérennisant une vie qui n'est pas à la hauteur de notre désir véritable. Vivons à fond de la Vie reçue d'en haut. Dans l'eucharistie nous recevons le Corps du Ressuscité, de l'auteur de la Vie, du libérateur de notre espérance. Nous nous régénérons à la source même de la Vie. Agrippons-nous à lui par la foi : il est notre seule planche de salut face à la mort et à la crainte qu'elle nous inspire.